



Œconomia

History, Methodology, Philosophy

12-1 | 2022

Varia

Deux grands esprits se rencontrent : John Stuart Mill et Charles Dickens autour de l'éducation utilitariste

A Meeting of Minds: John Stuart Mill and Charles Dickens's Views on Utilitarian Education

Emmanuel Petit et Nathalie Vanfasse



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/oeconomia/12294>

DOI : 10.4000/oeconomia.12294

ISSN : 2269-8450

Éditeur

Association Œconomia

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2022

Pagination : 27-54

ISSN : 2113-5207

Ce document vous est offert par Université de Bordeaux



Référence électronique

Emmanuel Petit et Nathalie Vanfasse, « Deux grands esprits se rencontrent : John Stuart Mill et Charles Dickens autour de l'éducation utilitariste », *Œconomia* [En ligne], 12-1 | 2022, mis en ligne le 01 mars 2022, consulté le 14 novembre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/oeconomia/12294> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/oeconomia.12294>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Deux grands esprits se rencontrent : John Stuart Mill et Charles Dickens autour de l'éducation utilitariste

Emmanuel Petit* et Nathalie Vanfasse**

Charles Dickens est souvent considéré comme un adversaire véhément de la doctrine utilitariste soutenue par les auteurs classiques. Il énonce en particulier cette critique virulente dans son roman *Temps difficiles* (*Hard Times*), publié en 1854. Dans cet article, nous montrons cependant que pour ce qui concerne l'éducation utilitariste, le point de vue du romancier anglais rejoint, par bien des côtés, les positions de l'un des tenants principaux de l'utilitarisme à l'époque, John Stuart Mill. Nous nous appuyons sur la lecture de *Temps difficiles* ainsi que sur l'étude de l'*Autobiographie* ([1873] 1993) de John Stuart Mill de façon à mettre en lumière la proximité de leur pensée autour de la question de l'éducation, et du rôle que, selon ces deux écrivains, les sentiments sont amenés à y jouer, et de la quête du bonheur que Dickens et Mill associent au processus éducatif. Nous soulignons comment à travers deux genres différents, la fiction romanesque pour Dickens et le genre autobiographique pour Mill, les deux auteurs développent des pensées convergentes. À travers *Hard Times* et l'autobiographie de Mill se dégage toute la subtilité et la complexité de la construction proprement littéraire d'une réflexion économique, morale et politique.

Mots-clés : Temps difficiles, économie et littérature, utilitarisme, éducation, émotion, bonheur

A Meeting of Minds: John Stuart Mill and Charles Dickens's Views on Utilitarian Education

Charles Dickens is often considered a staunch opponent of the doctrine of Utilitarianism upheld by classical authors, a criticism he voiced very strongly in *Hard Times*, published in 1854. Our article will argue however that when it comes to Utilitarian education, Dickens's views bear many resemblances to positions upheld by one of the main proponents of utilitarianism at the time, namely John Stuart Mill. We highlight their affinities on

*Professeur de sciences économiques, Université de Bordeaux, CNRS, BSE (UMR 6060), Pessac, France, emmanuel.petit@u-bordeaux.fr

**Professeure de littérature britannique, Aix-Marseille Université, LERMA (UR 853), Aix-en-Provence, France, nathalie.vanfasse@univ-amu.fr

Nous remercions les éditeurs de *Œconomia* ainsi que les personnes qui ont évalué notre article. Leurs recommandations et leurs remarques détaillées nous ont été très précieuses.

the nature of education and the role of feelings, as well as on the quest for happiness associated by the two writers with educational development. We will draw upon our reading of *Hard Times*, as well as upon the study of Mill's *Autobiography* ([1873] 1993) to show how Dickens and Mill develop converging ideas on these questions, considered through the prism of two different literary genres. Through *Hard Times* and through Mill's autobiography, the subtle and complex literary construction of an economic, moral and political reflection emerges.

Keywords: Hard Times, economics and literature, utilitarianism, education, emotion, happiness

JEL: B12, B31, Y80

Dans un travail récent, Sigot et Akdere (2017) ont fait remarquer que le roman de Dickens, *Temps difficiles* (*Hard Times*), publié en 1854, offre une critique sans équivoque de l'économie politique de l'époque (culte du succès, permanence du conflit social, absence de gestion de la pauvreté, déshumanisation induite par l'industrialisation, etc.) mais que la critique est plus modérée en ce qui concerne l'utilitarisme. Alors que les auteurs voient dans la *dynamique* du roman l'illustration du caractère « inamovible » et non réformé du système économique capitaliste, elles y trouvent également des éléments de preuve que les valeurs utilitaristes peuvent significativement évoluer. La rupture de Dickens avec l'utilitarisme serait ainsi moins prononcée qu'il n'y paraît.

Dans la continuité du travail de Sigot et Akdere (2017), nous pensons qu'il faut en effet nettement *nuancer* la lecture critique anti-utilitariste des *Temps difficiles*, notamment lorsque l'on effectue le *rapprochement* entre Charles Dickens et John Stuart Mill. Ce dernier est bien considéré de nos jours comme l'un des représentants principaux de l'utilitarisme classique (Audard, 1999 ; West, 2014 ; Salvat, 2020 ; Akdere, 2021). Dans cet article, et dans ce qui suit, nous nous appuyons sur la lecture des *Temps difficiles* de Charles Dickens ainsi que sur celle de l'*Autobiographie* de John Stuart Mill ([1873] 1993)¹, de façon à montrer la contiguïté de la pensée des deux auteurs, notamment autour de la notion de développement ou d'apprentissage de la vie, *Hard Times* pouvant être lu comme une forme de *Bildungsroman* ou *Erziehungsroman*, et le livre de Mill comme une construction voire une reconstruction de soi, à travers la forme littéraire particulière de l'autobiographie, qui met en scène le moi de l'auteur.

¹ Dans la suite de l'article, les références des pages de l'*Autobiographie* de John Stuart Mill proviennent de la traduction proposée par Guillaume Villeneuve en 1993 chez Aubier.

Nous commencerons par montrer que ces deux textes, centrés sur l'éducation utilitariste, critiquent cette pédagogie dépourvue de fantaisie (1). Nous soulignerons ensuite qu'ils rejettent une éducation dépourvue d'affects (2), pour souligner au contraire l'importance de l'intelligence émotionnelle (3) dans le développement et l'accomplissement de soi – ou *Entwicklung* en allemand, une notion un peu différente de *Bildung* (formation) ou *Erziehung* (éducation). Pour finir, nous examinerons la manière dont les deux auteurs associent étroitement l'éducation et le rôle des sentiments avec la question du bonheur individuel (4). Nous concluons brièvement (5).

1. Critiques d'une formation dépourvue de « fantaisie »

Une des ressemblances frappantes entre *Temps difficiles* de Charles Dickens et *l'Autobiographie* de Mill est le rejet que ces deux œuvres expriment d'une éducation utilitariste, jugée trop rationnelle. Le dixième roman de Charles Dickens, considéré comme l'une des œuvres les plus pessimistes de l'auteur, est généralement décrit comme une critique élaborée et virulente de la doctrine utilitariste (Nussbaum, 1998). Publié en 1854, le roman interpelle directement et de façon souvent très ironique les économistes de l'époque. Dickens évoque la foi en « l'économie politique » (*HT*, 84)² à laquelle les jeunes doivent adhérer et compare celle-ci à une secte. Il met en avant cet « excellent économiste en herbe » (*ibid.*, 168) qu'est le personnage de Bitzer, l'élève de Mr. Gradgrind, qui a intégré à la lettre – au-delà de ce qui est imaginable (Bitzer abandonnant sa mère au nom de la doctrine) – les enseignements de l'utilitarisme. Il apostrophe nommément les « [é]conomistes utilitaristes » (*ibid.*, 230) qu'il associe aux « maîtres d'écoles décharnés », aux « délégués aux Faits » ou encore aux « dégoiseurs de force credos éculés » qui « auront toujours des pauvres avec [eux] » (*ibid.*). Il ironise autour de la figure du « bon samaritain » (Gribble, 2004) qui est « à tout prendre, un mauvais économiste » (*HT*, 297).

Dans le roman, cependant, Dickens ne s'adresse pas *directement* aux figures les plus connues de la doctrine utilitariste. Il cite nommément et de façon très moqueuse « Adam Smith et Thomas Malthus, deux petits Gradgrind plus jeunes » (*ibid.*, 46) et fait une critique non dissimulée (*ibid.*, 171-172) de la théorie très controversée de l'excès de population de Malthus (*Essai sur le principe de population*, 1798)³. L'un de ses protagonistes, « Mr. M'Choakumchild », directeur d'une école « où seuls les faits comptent » (*HT*, 49), a par ailleurs été reconnu (voir Henderson, 2000) comme étant une caricature de l'un des économistes

² Dans ce qui suit, les références des pages au texte de Dickens (*Hard Times*, *HT* par la suite) sont extraites de *Temps difficiles* traduit en 1956 chez Gallimard (collection Folio).

³ Que Dickens avait déjà largement contesté dans *A Christmas Carol* (1843).

influent de l'époque, McCulloch (auteur qui publie *Principles of Political Economy* en 1825). Dans le roman, à aucun moment n'est fait mention du nom de Jeremy Bentham (1748-1832), considéré comme le père de l'utilitarisme, ni même de celui qui s'inscrira dans sa lignée, John Stuart Mill (1806-1873).

Même s'il ne le cite pas ouvertement dans *Hard Times*, on peut penser que c'est bien l'utilitarisme de Bentham que Dickens attaque de façon virulente dans ce roman (Leavis, 1973 ; Blake, 2009). Dans une œuvre antérieure, *Les aventures d'Oliver Twist* (*Oliver Twist*, 1837-1839), Dickens amorce en effet sa critique des « puissants philosophes » (Dickens, 1958, 121), et en particulier du premier des « commandements » posés par Bentham (« la recherche du plus grand bonheur pour le plus grand nombre ») : « pour atteindre un grand bien, on peut bien faire un petit tort ; et on peut user de tous moyens que la fin justifiera » (*ibid.*). C'est ce même Bentham que l'on trouvera nommé dans le dernier roman de Charles Dickens (1956), *Le Mystère d'Edwin Drood*, œuvre non achevée et publiée à titre posthume. L'un des protagonistes déclare en effet – allusion à la doctrine benthamienne du « plus grand bonheur pour le plus grand nombre » – qu'il « doit à [ses] semblables de faire en sorte qu'il se trouve, selon les mots de Bentham, placé dans un lieu où il ne soit un danger mortel que pour le plus petit nombre de gens » (*ibid.*, 280, nous soulignons).

De nombreux auteurs ont fait remarquer, qu'en critiquant les « Faits »⁴, et en adressant une critique féroce à l'utilitarisme de Bentham, Dickens expose de façon partielle et sans doute *excessive* la doctrine rationnelle du mentor anglais (Arneson, 1978 ; Peltason, 1988 ; Harris, 1998 ; Twining, 1998 ; Ablow, 2014). Mr. Gragdrind serait en particulier une « caricature » – et non un portrait « fidèle » ou même réaliste – de Bentham (Twining, 1998) ou encore de James Mill (Fielding, 1956), le père de John Stuart Mill. La critique s'accorde en fait pour considérer que Dickens se réfère aux formes les plus « communes » ou vulgarisées de l'utilitarisme benthamien relayées par la presse de son temps, une presse dont la diffusion au sein de l'ensemble de la population victorienne jouait un rôle essentiel dans la circulation des idées. Dickens fut aussi très influencé par le journal *The Morning Chronicle* pour lequel il travailla dans sa jeunesse – un journal loué par John Stuart Mill parce qu'il diffusait les idées de Bentham au sein du grand public. Selon Arneson (1978), rien ne prouve en effet que Dickens ait lu directement Bentham, Ricardo ou même Malthus. Ses cibles préférées sont sans doute Malthus, McCulloch et Nassau Senior ou

⁴ Le roman commence en effet par un premier chapitre intitulé « La seule chose nécessaire » en référence à l'utilitarisme et précise la chose de la façon suivante : « - Or donc, ce qu'il me faut, ce sont des Faits. Vous n'enseignerez à ces garçons et à ces filles que des Faits. Dans la vie on a besoin de Faits. Ne plantez rien d'autre et extirpez tout le reste » (*HT*, 21).

encore, à la fin de sa carrière, la célèbre conteuse utilitariste Harriet Martineau (Fielding et Smith, 1970 ; Crawford, 2014).

De nombreux auteurs ont souligné le rapprochement que l'on pouvait faire, autour de la question de l'éducation, entre le roman *Temps difficiles* de Dickens et la vie de Mill telle que la dépeint son autobiographie (Nussbaum, 1998, 2004 ; McReynolds, 2007 ; Dixon, 2012). Le personnage de Mr. Gradgrind, par exemple, dont le visage est « inflexible, utilitariste et positif » (*HT*, 148), illustrerait le modèle d'éducation très strict et rationnel que le jeune Mill reçut de son père, James Mill, ami de Jérémy Bentham, et utilitariste convaincu. Comme Louisa et Tom Gradgrind, les personnages imaginés par Dickens, le jeune Stuart Mill ne possède pas de jouets, néglige « les exercices corporels ordinaires » (*Autobiographie*, 57), ne sait pas ce qu'est une berceuse et ne lit que très rarement des contes pour enfants. Louisa dans *Temps difficiles*, comme John Stuart Mill dans l'autobiographie sont éduqués avec un objectif prédéfini précis – un mariage programmé avec le notable Mr. Bounderby pour la première – une stricte vocation à défendre l'utilitarisme plébiscité par son tuteur, Jeremy Bentham, pour le second. Mill reconnaît en particulier dans son autobiographie, qu'au sein des jeunes radicaux philosophes qui composent la « secte » utilitariste, il est bien le « seul esprit formé par [l]es instructions directes » de son père (*Autobiographie*, 106). Enfin, comme Gradgrind s'arcbutant sur les « faits », James Mill est dépeint par son fils comme s'en remettant trop « à l'intelligibilité de l'abstrait, sans qu'il s'incarnât dans le concret » (*Autobiographie*, 49). Ainsi, Mill, qui s'oppose malgré tout à l'idée répandue à l'époque qu'un « benthamien » n'était qu'une « 'machine à raisonner' », reconnaît qu'« en ce qui [le] concernait [cette description] ne fut pas tout à fait inadaptée pendant deux ou trois ans » (*ibid.*, 110).

Comme l'a souligné cependant Fielding (1956) et comme Mill l'a largement rappelé dans son autobiographie, son éducation ne ressemble nullement à un « bourrage de crâne » ou à un empilement de « faits » consistant notamment à définir, comme le propose l'élève Bitzer dans *Temps difficiles*, un cheval comme un « [q]uadrupède. Herbivore. Quarante dents, à savoir [...]. Perd son poil au printemps [...]. On reconnaît son âge à certains signes dans la bouche » (*HT*, 25). Aussi rigoureuse et rationnelle soit-elle, l'éducation reçue par le jeune Mill ne se limite pas à un « exercice de mémoire » qui formerait des « perroquets [qui répètent] ce qu'ils ont appris » (*Autobiographie*, 54). Bien au contraire, elle forme un esprit doté de sens critique et d'autonomie : « Il ne me révélait jamais ce qui pouvait se comprendre par la réflexion tant que je n'avais pas épuisé mes efforts pour y parvenir tout seul » (*ibid.*). Le jeune prodige reçoit une éducation qui fait de lui un érudit, qui lui procure « l'avantage d'une avance d'un quart de siècle » (*ibid.*) sur ses contemporains et qu'il attribue par ailleurs à la « vraie valeur de [la] méthode d'enseignement » de son père (*ibid.*, 53).

Si l'on doit ainsi opposer la méthode éducative telle qu'elle est décrite dans *Temps difficiles* à celle préconisée par l'utilitarisme, il faut davantage questionner le projet revendiqué par Bentham ([1816] 2004) autour de l'école « chrestomatique » (voir Itzkin, 1978 et Cléro, 2007). Véritable utopie, *Chrestomathia* – parfois traduit en français par l'Externat ou l'École Chrestomatique – est un texte écrit par Jeremy Bentham en 1816 mettant en lumière les principes éducatifs fondamentaux auxquels la plupart des radicaux philosophes adhèrent (Bentham, [1816] 2004). L'objectif affiché de l'Externat est l'élévation du niveau d'éducation des classes moyennes. Comme c'est le cas de l'école de M'Choakumchild (littéralement « étouffeur d'enfants ») dans *Temps difficiles*, elle a une visée pratique évidente au sens où les choses les plus utiles (comme la comptabilité, la géométrie ou la logique selon Bentham) doivent être enseignées. Dans l'Externat utilitariste l'apprentissage des langues anciennes ainsi que l'exercice physique (trop coûteux), la musique, la poésie (que Bentham déprécie) et plus généralement la pratique artistique, ne sont pas jugés nécessaires⁵. Le système d'éducation mis en place rationnellement incite chaque enfant à transmettre à autrui ses connaissances, autorisant de ce fait une réduction des coûts de l'enseignement. Le principe de maximisation, clef de lecture de la doctrine utilitariste, est donc un élément central de l'organisation de l'école. Celle-ci n'a pas vocation à former des penseurs mais plutôt des individus – des « machines sans émotions » (Gallhofer et Haslam, 1996, 21, nous traduisons) – facilement mobilisables dans les rouages de la machinerie économique et industrielle. Il s'agit davantage d'inculquer des connaissances utiles en faisant table rase du passé.

Ce projet d'éducation benthamien des classes moyennes et ouvrières fut à l'origine des *Mechanics Institutes*, initialement des instituts destinés à instruire les ouvriers sur les principes scientifiques sous-tendant leur travail quotidien. Les *Mechanics Institutes* constituent justement un lien entre la pensée de Bentham et celle de Dickens, car tous les sujets préconisés par Bentham dans *Chrestomathia* (1816), étaient couverts par leur programme d'étude. Ce mouvement éducatif donna par ailleurs naissance au réseau des bibliothèques publiques anglaises (Kelly, 1952, 18). Dickens connaissait bien ce projet pédagogique : il parle des *Mechanics Institutes* dans *Le Voyageur sans commerce* (*The Uncommercial Traveller* [1860] 2009, ch. 12), il fit des lectures publiques pour les soutenir financièrement, et il fut régulièrement invité à faire des discours au sein de ces institutions (Collins, 1955). Ce projet d'éducation benthamien est aussi celui relayé dans *Temps difficiles* par Gradgrind et M'Choakumchild et dont on voit concrètement les effets sur la ville, Coketown, dont les « attributs [...] sont inséparables du travail dont [elle tire] profit » (*HT*, 48, nous soulignons). « Ville de

⁵ C'est aussi ce que dira explicitement James Mill (1976, 13) à propos du Grec et du Latin dans sa lettre destinée à William Forbes écrite le 24 juin 1820.

machines et de hautes cheminées » (*ibid.*), ville anonyme qui produit des « articles de luxe » qui se répandent dans le monde, Coketown (archétype d'une cité minière et inspirée de la ville de Preston), est peuplée « de gens également semblables les uns aux autres, qui tous sortaient et rentraient aux mêmes heures, en marchant du même pas sur le même trottoir, pour aller faire le même travail » (*ibid.*). Dickens fait ici une critique aiguë de l'uniformité des gens et des travailleurs (« des serviteurs aux visages impassibles et aux gestes bien réglés », *HT*, 109), qui renforce sa critique du machinisme industriel et qui rappelle la formule de Bentham : « Appelez-les des soldats, des moines ou des machines : peu importe, pourvu qu'ils soient heureux, je ne m'en soucie guère »⁶. Le projet d'éducation de Coketown, ville charbonnière, est bien de former des travailleurs – la « classe pelucheuse » (*HT*, 283) – s'insérant sans sourciller dans le secteur industriel et manufacturier et qui puissent également participer efficacement au financement de l'économie (évoquant les enseignements de l'économie politique, « [l]a confession n°3 [édite] [...] de pesants petit livres montrant comment un bon enfant devenu grand [met] invariablement de l'argent à la caisse d'épargne » (*ibid.*, 84). Ironiquement, le projet échappe en partie aux intentions de son principal promoteur, Mr. Gradgrind, qui s'étonne qu'à la bibliothèque municipale de la ville, les ouvriers préfèrent lire Defoe au lieu d'Euclide, et Goldsmith plutôt que Cocker, et se passionnent pour des livres traitant de la nature et des émotions humaines (*HT*, 85). Dans *Temps difficiles*, comme dans ses écrits et ses discours concernant les *Mechanics Institutes*, Dickens se démarque nettement du projet éducatif benthamien en ce qu'il interroge la notion d'éducation « utile » (Collins, 1995, 120) et répète combien le développement de la fantaisie et de l'imagination sont indispensables, même dans les projets éducatifs aux visées les plus « pratiques » (Dickens, 2009 ; Collins, 1995, 115-116). Pour Dickens, travail, connaissance et divertissement sont indissociables. Comme le dit Mr. Sleary, qualifié, en cette circonstance, par le roman de philosophe : « il faut bien que les chens s'amuchent [...] ; ils ne peuvent pas toujours travailler et pas toujours étudier » (*HT*, 73).

Dans le roman de Dickens, la méthode d'éducation utilitariste de Gradgrind est mise en opposition avec la méthode plus intuitive et imagée incarnée par l'enfant du cirque, Cécilia (dite « Sissy ») Jupe. Il est ainsi déconseillé à Tom et Louisa d'approcher de cet univers où pointe une certaine « fantaisie » et où il devient possible d'imaginer, de s'étonner, de s'émerveiller ou même de désirer. La poésie et la sensibilité – dont fait preuve Sissy Jupe lorsqu'elle déclare apprécier des fleurs représentées sur un tapis et ne pouvant donc être ni écrasées ni fanées (*HT*, 28) – sont exclues et jugées inacceptables dans la salle de classe de Mr. M'Choakumchild, au motif qu'elles faussent la réalité. Ceci

⁶ Cité dans Itzkin (1978, 308, nous traduisons).

rappelle la façon dont Bentham décriait les poètes (mais aussi les auteurs grecs) sous les termes de « falsificateurs » et de « trompeurs », notamment parce que, selon lui, le langage poétique, par son caractère « ornamental » (livre 3, ch. 1), par la « coloration » (*ibid.*) qu'il apporte à ce qu'il décrit, et par les émotions qu'il suscite, s'éloigne parfois trop d'une exactitude présumée des faits. Bentham se méfie de l'ambiguïté et de la confusion que peut produire le langage, notamment les mots employés au sens figuré et, afin de favoriser une communication et une compréhension qui, selon lui, serait sans malentendus, il cherche à promouvoir un discours aussi « exact » que possible, sans coloration subjective, et s'attachant à exposer les faits selon une neutralité supposée (Bentham, 1843a et 1843b ; Blake, 2009, 70-71) – ambition qui n'est pas sans rappeler celle de Mr. M'Choakumchild dans *Temps difficiles*.

La position de John Stuart Mill sur l'éducation est bien éloignée de celle préconisée par Bentham, son tuteur. Mill a lui-même bénéficié d'un enseignement encyclopédique – revisitant les classiques (comme Homère, Ovide ou Aristote) et explorant dans sa jeunesse les écrits fondamentaux de nombreuses disciplines comme la philosophie, l'histoire, la géométrie, la chimie et, naturellement, l'économie politique. L'essentiel n'est cependant pas là. D'une part, comme nous le verrons plus loin, Mill a cherché à remettre en cause, dans sa propre vie, la suprématie de la raison sur l'imagination. Dans son autobiographie, il montre notamment combien l'opposition utilitariste entre ce qui relève du « fait » et de « l'imaginaire » (opposition que l'on retrouve dans *Temps difficiles* à propos de la définition du cheval) est futile et inadéquate : « Le sentiment le plus intense de la beauté d'un nuage éclairé par le soleil couchant ne m'empêche pas du tout de savoir que le nuage est de la vapeur d'eau, sujette à toutes les lois des vapeurs en suspension » (*Autobiographie*, 141). « [L]'émotion imaginative qu'une idée puissamment conçue excite en nous n'est pas une illusion mais un fait, aussi réel que n'importe lequel des autres qualités des objets » (*ibid.*, 140-141, nous soulignons). Mill ne dissociait certainement pas le fait de l'imaginaire. Comme en témoignent les citations qui précèdent, imagination poétique et imagination scientifique se combinent dans l'esprit de John Stuart Mill pour faire sens de la réalité. Sa perception des nuages, qui mêle science, littérature et philosophie, fait penser à celle, plus récente, des quatre éléments par Gaston Bachelard (1992, ch. 8). Bachelard, lui aussi, cherchait à saisir le réel dans sa complexité matérielle et théorique, esthétique et scientifique. Contrairement à la méfiance de Bentham pour l'imaginaire, Mill, comme plus tard Bachelard, semble concevoir le fonctionnement de la pensée à la manière du poète Coleridge dans *Biographia Literaria* (1817) : une pensée qui associe différents éléments, selon ce que Coleridge appelle « fancy ». Dickens, lui, va encore plus loin puisque dans *Temps difficiles*, l'esprit non seulement associe des éléments *a priori* antinomiques, mais il s'en sert pour recomposer quelque chose de nouveau – c'est tout le pouvoir de

l'imagination. Cette puissance de l'imagination créatrice dickensienne produit des métaphores inattendues dont Catherine Gallagher a montré qu'elles permettent de dévoiler des facettes cachées du réel (1985, 164). Qu'il fasse appel à la fantaisie combinatoire, ou bien au pouvoir supérieur de transformation et de recomposition de l'imagination⁷, une chose est sûre : chez Mill ou chez Dickens, et contrairement à Bentham, l'esprit unifie au lieu de dissocier et de décomposer.

D'autre part, Mill a lui-même écrit à la fin de sa carrière sur la question de l'éducation. Dans le discours délivré dans sa leçon inaugurale à l'Université de St Andrews le 1^{er} février 1867, Mill ([1867] 2017) se fait notamment un défenseur ardent de l'enseignement des langues anciennes, comme le latin et le grec, mais aussi de la poésie (Mill, 1860a ; 1860b) et de l'art en général. Après avoir longuement exposé ce qu'il entend être l'éducation intellectuelle et fait une place à l'éducation morale, Mill aborde ce qu'il considère comme le troisième élément de la culture humaine qui :

bien qu'il soit subordonné, et devant se soumettre aux deux autres, ne leur est guère inférieur et n'est pas moins utile pour l'achèvement de l'être humain. Je veux parler de la *partie esthétique, de la culture que nous donnent l'art et la poésie*, et qu'on peut définir comme *l'éducation des sentiments* et la culture du beau (Mill, [1867] 2017, 77, nous soulignons).

Dans son autobiographie, Mill évoquera à nouveau ce discours, insistant sur le fait que l'éducation doit concevoir les « vieilles études humanistes et [les] nouvelles études scientifiques » non comme des « rivales [mais comme] des alliées » (*Autobiographie*, 248).

En résumé de ce qui précède, il vient que Charles Dickens et John Stuart Mill considéraient avec bienveillance la fantaisie et l'imagination en tant que principe moteur de l'éducation des enfants, contrairement à ce que Bentham, mais aussi James Mill, ont eux-mêmes argumenté. Le rapprochement entre ces deux auteurs devient cependant plus manifeste encore en introduisant le domaine du sensible.

2. Rejet d'une éducation sans « affects »

L'œuvre de Dickens dans son ensemble – notamment dans *Oliver Twist* (1837-1839), *David Copperfield* (1849-1850), mais aussi *Le Magasin d'antiquités* (*The Old Curiosity Shop*, 1840-1841) ou encore *La Petite Dorrit* (1855-1857) – fait un écho très particulier à la figure de l'enfant abandonné, délaissé par ses parents (ou au moins par l'un deux). Les mères en particulier sont le plus souvent absentes – soit empêchées, soit

⁷ La différence établie par Coleridge entre *Fancy* et *Imagination* rappelle l'opposition dans *Hard Times* entre les couleurs primaires et les couleurs secondaires. La philosophie de Mr. Gradgrind, d'inspiration benthamienne, n'est capable de concevoir que les premières (*HT*, 29), et celles-ci ne relèvent même pas de la fantaisie, puisque celle-ci est bannie de ce système éducatif.

décédées. Comme on le sait, ce sentiment d'abandon rappelle la propre enfance de Dickens lorsque, tandis que son père endetté (et le reste de la famille) végète en prison, il est confié à la garde de son cousin au sein de l'entreprise de cirage que ce dernier dirige. Une expérience brève mais marquante que Dickens perçoit aussi bien comme un déclasserment que comme un abandon (sa mère en particulier ayant plaidé pour que le jeune Charles reste au sein de l'entreprise).

Un parallèle étroit peut ici être fait entre la caractérisation du personnage de Gradgrind par Dickens et ce nous savons de James Mill par les archives (ou par l'intermédiaire de ce que John Stuart Mill évoque dans son autobiographie), en mettant en évidence le rôle éminent qu'ils tiennent tous deux en tant que père de famille. On sait par exemple que James Mill fonctionnait par habitudes (faisant chaque soir de longues balades avec son fils de façon que ce dernier lui restitue les apprentissages érudits du jour), ce qui est le cas aussi de Gradgrind dans *Temps difficiles*⁸. James Mill, journaliste (comme Dickens à ses débuts), puis écrivain reconnu⁹, est par ailleurs quelqu'un qui demeure mystérieux pour son fils et qui apparaît presque comme un « homme sans passé », un « self-made man »¹⁰.

Comme Louisa, et comme d'autres personnages de *Temps difficiles* – qu'il s'agisse des enfants Gradgrind, de Bitzer ou de Sissy Jupe (voir Benziman, 2000) – John Stuart Mill se dépeint dans son autobiographie comme ayant souffert de l'absence de sa mère et du peu d'affection qu'elle lui a témoignée au cours de son enfance¹¹. Dès lors, toute la dimension affective relationnelle nécessaire au développement du jeune Mill reposait sur son père. Or, comme Mill en a témoigné dans son autobiographie, ce dernier manquait cruellement de cette capacité à

⁸ Le thème de l'habitude et de la répétition est une marque importante de l'écriture de Dickens, et en particulier dans *Les Grandes Espérances* (voir Vrettos, 1999).

⁹ Il publie notamment une monumentale *Histoire de l'Inde Britannique* en trois volumes en 1817 et l'*Analyse des phénomènes de l'esprit humain* en 1829.

¹⁰ De ce point de vue, James Mill n'est pas sans rappeler la caractérisation de Mr. Bounderby dans le roman de Dickens, à ceci près que Mr. Bounderby dans *Hard Times* crée de lui-même une fiction, qu'il présente aux autres comme une réalité. La révélation de cette imposture permet à Dickens de mettre à mal l'opposition, soigneusement construite à travers le système Gradgrind, entre les faits et l'imaginaire ou *Fancy* tels que définis par ce système. Cela mine également, s'il en était besoin, la véracité des autres « fictions » propagées par les capitalistes de Coketown et qui ne sont, pour reprendre l'expression de Patrick Brantlinger, que des « justifications idéologiques du système industriel » (1977, 217).

¹¹ La mère de John Stuart Mill n'apparaît pas du tout dans la version finale, publiée, de son autobiographie. Dans une version préliminaire, dans un court passage écarté ensuite, il s'interroge cependant sur ce qui serait advenu dans sa vie s'il avait été choyé « chose rare en Angleterre, par une mère vraiment chaleureuse » (Mill, 1981, nous traduisons).

exprimer et à manifester ses émotions¹². Mill souffre en particulier du tempérament parfois colérique de son père et de son manque d'affection : « L'élément qui lui manquait le plus dans sa relation morale avec ses enfants était la tendresse » (*Autobiographie*, 68). Davantage, il vit dans la crainte que ses imperfections ou ses approximations suscitent la réprobation, l'agacement ou la punition paternelle : « Il m'inculqua avec force [les règles] et me tançait vertement si je venais à les violer » (*ibid.*, 49). Sous la plume de John Stuart Mill, son père apparaît ainsi distant, austère, contrôlant le plus souvent ses émotions et surtout condamnant les passions autant que les plaisirs :

À l'égard des émotions passionnées en tout genre et de tout ce qu'on a dit ou écrit pour les exalter, il professait le plus grand mépris. Il y voyait une forme de folie. L'« intense » était dans sa bouche le sceau de la désapprobation catégorique. À ses yeux, le grand prix attaché au sentiment était une aberration du critère moral moderne (*ibid.*, 67, c'est Mill qui souligne).

À l'évocation des sentiments, le parallèle entre James Mill et Gradgrind s'éclaire. Certes, Dickens n'a pas choisi de faire de Gradgrind un père purement autoritaire, strict ou sévère. Gradgrind semble aimer ses enfants (ce qu'il montrera en particulier à la fin du roman, qui le décrit d'ailleurs dès l'ouverture comme un « père aimant » [*affectionate*], *HT*, 33). Mais Dickens nous le montre cependant parfaitement incapable de les comprendre, étant donnée son obsession pour les « faits » et son manque de sensibilité. Face à sa fille, il se trouve (souvent) « extrêmement déconcerté par [la] question imprévue » (*HT*, 145) qu'elle lui adresse. Plus tard dans le roman, c'est avec un « air hébété » et « étonné » (*ibid.*, 298) qu'il accueillera la confession de Louisa : « Que se passe-t-il ? Comme tu as l'air étrange ! » (*ibid.*).

Bien au contraire, Gradgrind s'enorgueillit de son système éducatif « éminemment pratique » (*HT*, 33) et trouve ainsi satisfaction dans la manière dont sa propre fille a été « bien élevée » (*HT*, 144) et dans la façon dont elle est capable de mettre de côté ses sentiments (« [T]u n'est pas impulsive, tu n'es pas romanesque, tu as l'habitude d'envisager toute chose sans passion [...] », *ibid.*). Louisa sera ainsi en mesure d'accepter le mariage de raison que son père lui suggère, en dépit d'une tentative désespérée de lui faire comprendre que « sa propre vie » lui « importe » (*HT*, 149)¹³.

¹² Dans son essai sur *Bentham*, Mill (1838) fera d'ailleurs également ce reproche à son tuteur en critiquant nettement, comme nous le voyons plus bas, la « froideur » de son utilitarisme.

¹³ Dans ce passage, le lecteur découvre avec stupéfaction l'incapacité du père à comprendre les sentiments de sa fille lorsqu'elle lui dit : « – Tant que durera [ma vie], je voudrais faire le peu qu'il m'est possible de faire, le peu que je suis capable de faire. Qu'importe ? [...] Mr. Gradgrind ne savait pas trop comment il devait comprendre ces derniers mots et il dit : « Comment ça ? Qu'importe, dis-tu, mon enfant ? » » (*HT*, 149).

Bien plus tard, cependant, ayant fait le constat amer de la pauvreté de ses sentiments et du « morne désert qu'elle porte en [elle] » (*ibid.*, 299), elle adresse ce reproche à son père : « Ce que vous n'avez jamais cultivé en moi, vous ne l'avez jamais cultivé en vous-même » (*ibid.*). Gradgrind, comme bien d'autres personnages dans le roman (par exemple, l'élève Bitzer qui « n'a ni affections ni passions », *ibid.*, 168) est un être de raison dépourvu d'émotions. C'est aussi le constat que fait Louisa : « *si vous aviez su* que subsistaient en moi des susceptibilités, des sentiments, des faiblesses qui, tendrement soignées, auraient pu devenir une force défiant tous les calculs faits par l'homme [...], *si vous l'aviez su*, m'auriez-vous donnée au mari que maintenant je suis prête à haïr » (*ibid.*, nous soulignons).

James Mill et Gradgrind, le personnage dickensien, partagent donc une absence de sensibilité qui les rend incapables de communiquer en profondeur – et notamment sur ce qui « importe » – avec leurs enfants. On sait que cette inaptitude (paternelle) impliquera, pour John Stuart Mill, la traversée d'une période de « crise existentielle » au seuil de ses vingt ans. Pour Louisa, aussi, dans *Temps difficiles*, le chemin à parcourir pour recouvrer ses sens sera long. Le « changement » que décrit John Stuart Mill et celui que connaît le personnage de Louisa au cours de leur vie présente ainsi certaines similitudes mais aussi des différences notables. Ce changement témoigne dans les deux cas de la force et de la profondeur du sentiment et de sa capacité de transformation de l'individu, ainsi que nous allons le montrer dans ce qui suit.

3. L'importance de l'intelligence émotionnelle

Une grande partie de l'autobiographie de Mill est consacrée aux tribulations de l'enfance et de l'adolescence (chapitres I à IV), aux conséquences qu'elle aura sur sa « crise psychologique » (chapitre V) ainsi que sur la façon dont cette crise débouche progressivement sur la recherche d'une véritable « culture des sentiments » (*Autobiographie*, 134). Mill a raconté notamment que c'est à la lecture des *Mémoires d'un père* (1777) de Jean-François Marmontel, relatant la mort de son père et le désarroi qu'il fait naître au sein de la famille de Marmontel, qu'il a retrouvé une certaine sensibilité. Des pleurs qui disaient, à leur façon, l'être ému qu'il pouvait être à nouveau – « Je n'étais plus un cas désespéré : je n'étais ni une souche ni une pierre » (*Autobiographie*, 133) – et qui révélaient aussi, peut-être, combien, à ce moment précis de son existence, il s'identifiait douloureusement au poète français témoignant de l'omniprésence de son père au-delà même de la mort. Dès lors, se démarquant d'une éducation « sans affects », Mill découvre la poésie et l'amour. Il découvre ainsi les poètes romantiques, comme Shelley, Coleridge mais surtout Wordsworth, et il rédige en 1840 un texte sur Coleridge, souvent considéré comme le pendant de son article de 1838 révisant sa position sur l'utilitarisme de Bentham. Cette

« conversion au romantisme » (Klaver, 2003, 136) puis sa liaison amicale puis amoureuse avec celle qui deviendra son épouse, Harriet Taylor, sont autant de « figures de détachement » (Petit, 2020) qui révèlent combien la personnalité de Mill évoluera au contact de l'émotion, de l'amour et de l'art, mais aussi *via* la découverte d'une pensée originale comme celle des Saint-Simoniens de France. Ses écrits sur la liberté (*De la liberté*, 1859), sur l'éducation (*Le discours de St Andrews*, 1867), sur la question féminine (*De l'assujettissement des femmes*, 1869), sur la religion (*Essais sur la religion*, 1875) ou la poésie (Mill, 1860a ; 1860b), ou encore, comme nous le voyons plus loin, sur l'utilitarisme (*Utilitarisme*, 1861), témoignent en particulier de cette inflexion dans sa pensée autant que dans sa personnalité.

Le recouvrement à la vie sensible de John Stuart Mill illustre, comme le fait le roman de Dickens au travers du personnage de Louisa, la force du sentiment et de son déploiement. Chez Mill, c'est par l'intermédiaire des poètes et d'Harriet Taylor que Mill dessinera un « après » faisant suite à une phase dépressive qui a duré presque deux ans. Pour Louisa, le changement est initié à la suite de sa rencontre avec le séducteur et aristocrate James Harthouse. Cette rencontre fait naître chez elle une confusion de sentiments à laquelle elle n'a pas été préparée. Troublée, elle se réfugie chez son père. Ce moment critique du roman est également celui où la transformation de Louisa s'opère. Face à son père, celle-ci n'est plus la figure mécanique, obéissante, voire honteuse (lorsqu'elle se reprochait de trouver du réconfort auprès des gens du cirque) du début de l'histoire, mais davantage celle qui, pleine de courage et de lucidité, exprime ses sentiments et le déstabilise. Éduquée dans la répression de ses propres émotions, Louisa les libère en montrant sa capacité à utiliser un langage affectif plus élaboré et des structures de phrases plus construites et complexes (Makhloof, 2020a ; 2020b).

En réalité, dès le début du roman, Louisa, malgré son éducation, ne parvient pas tout à fait à maîtriser ses sentiments. L'abattement qu'elle éprouve s'apparente à de la mélancolie, et à cet égard, le roman établit une analogie avec les ouvriers de Coketown, eux aussi en apparence abrutis, anesthésiés par leur existence monotone, laborieuse et sans aucune fantaisie – symbolisée par les pistons des machines à vapeur qui ressemblent à des « éléphants fous de mélancholie » (*[melancholy madness]*, HT, 48). Mais justement cette forme particulière de mélancolie rend fou, et le roman souligne que Louisa, tout comme les ouvriers de Coketown, est traversée, bien malgré elle, par des désirs puissants et incontrôlables qui produisent en elle une dissonance émotionnelle qui la perturbe profondément. Le roman traduit cela littéralement et symboliquement – pour Louisa comme pour les ouvriers – par des images liées au feu qui couve et finit par s'embraser (HT, 52). Louisa ne parvient pas, tout d'abord, à faire sens de ces émotions, ce qui explique l'analogie avec une « aveugle qui avance à tâtons » (HT, 36), alors

même que son langage corporel est, lui, d'emblée extrêmement expressif et traduit, à l'insu de la jeune fille, la frustration d'une « imagination affamée » (*HT*, 36).

Mais progressivement, Louisa parvient à mieux se comprendre elle-même. Elle développe, au cours du roman, une très fine intelligence émotionnelle qui vient contrecarrer son éducation purement rationnelle. Poussée par ses émotions, elle se rend compte de plus en plus, au prix d'un travail émotionnel intense et douloureux, de l'absurdité de l'éducation utilitariste qu'elle a reçue et renvoie à son géniteur la responsabilité de sa souffrance affective passée. Gradgrind, touché par les révélations de sa fille (« Je n'ai jamais su que tu étais malheureuse, mon enfant », *HT*, 300), initie lui-même une lente transformation (voir Sigot et Akdere, 2017) qui l'amène à douter de son propre *système philosophique*¹⁴ : « Je croyais que le cerveau suffisait à tout. Il est possible qu'il ne suffise pas à tout. Comment pourrais-je affirmer ce matin qu'il suffit à tout ! » (*HT*, 308). Gradgrind prend également conscience du changement intervenu chez sa fille : « j'ai le sentiment qu'un changement s'est opéré lentement autour de moi dans cette maison, simplement grâce à l'amour et à la gratitude, et que ce que le cerveau n'a pas fait et ne pouvait faire, le cœur l'a peut-être fait en silence » (*HT*, 309). Pour sauver son fils, Tom, et confronté à un Bitzer intransigeant, Gradgrind n'hésitera pas à évoquer (en vain) les mérites « du cœur » (*ibid.*, 391) ainsi que la mémoire des « soins qu'il [...] a prodigués » (*ibid.*, 393) à son ancien élève. Clôturant son roman, Dickens évoque enfin le changement plus profond qui s'est opéré chez Gradgrind lorsque celui-ci, « assis, songeur, dans son bureau » (*ibid.*, 404) esquisse un futur possible :

Que voyait-il, lui, de l'avenir ? Se vit-il lui-même, vieillard décrépît, à cheveux blancs, pliant ses théories autrefois inflexibles aux circonstances du moment, subordonnant ses chiffres aux commandements de la Foi, de l'Espérance et de la Charité, et ne cherchant plus à moudre ce trio céleste dans ses petits moulins poussiéreux ? (*ibid.*)

Chez le personnage de Louisa, comme chez John Stuart Mill, il existe, comme nous l'avons vu, un moment particulier de rupture qui signale leur capacité à se dégager de l'influence rationaliste dans laquelle leur père les a plongés. Pour Mill, c'est la lecture des *Mémoires d'un père* (1777) de Marmontel. Pour Louisa, c'est le moment de confrontation avec son propre père. Pour Louisa aussi bien que pour John Stuart Mill, c'est par l'intermédiaire de l'émotion que le processus de changement s'effectue.

Une différence de taille entre les deux parcours de vie tient au fait cependant que John Stuart Mill ne s'est jamais lui-même confronté à son père. « Mon père », écrit-il, « auquel j'aurais naturellement eu recours dans toute difficulté pratique, était la dernière personne à qui

¹⁴ « Il étendit [Louisa] par terre, et il vit l'orgueil de son cœur et le triomphe de son système couchés à ses pieds comme une masse inerte. » (*HT*, 303).

songer à s'adresser dans un cas comme celui-ci » (*Autobiographie*, 129). « Mon éducation, son œuvre de bout en bout, avait été menée sans imaginer le moins du monde qu'elle pût finir de la sorte ; et je ne voyais pas l'utilité de le décevoir en lui montrant que ses plans avaient échoué, que l'échec était sans doute définitif, et, en tout cas, qu'il échappait à ses remèdes » (*ibid.*, Mill souligne). Dès lors, contrairement à Dickens, qui choisit de dépeindre un personnage qui se livre à son père, John Stuart Mill, lui, s'éloigne progressivement du sien. Connaissant une « révolution » dans ses idées, il initie une critique de celles développées par James Mill dans son *Essai sur le gouvernement* (« il y avait quelque chose de plus fondamentalement erroné dans l'idée paternelle de la méthode philosophique, en tant qu'elle s'applique à la politique, que je ne l'avais imaginé jusqu'ici », *Autobiographie*, 145). John Stuart Mill ne s'oppose à son père que lorsque son opinion ou son sentiment sont incompatibles avec les siens : « je ne les exprimais jamais que s'il affirmait une opinion ou un sentiment qui me répugnaient, d'une manière qui eût rendu mon silence hypocrite » (*ibid.*, 160). Le plus souvent, écrit-il cependant, sur des « sujets sur lesquels nous divergions, nous parlions peu » (*ibid.*).

Sur la base de ce qu'il révèle dans son autobiographie, la grande lucidité dont Dickens choisit de faire faire preuve à Louisa concernant son père, ne fut pas accessible à John Stuart Mill au sujet du sien. Même s'il a en effet conscience qu'il « a grandi en l'absence d'amour et en présence de la peur »¹⁵, il ne perçoit pourtant pas son père comme froid ou insensible. L'attitude de James Mill dérive davantage, selon son fils, d'une conviction que la « tempérance, au sens large que lui donnent les philosophes grecs, [constitue] le point central d'une théorie de l'éducation » (*ibid.*, 66). Plaçant « les plaisirs intellectuels au-dessus de tous les autres » (*ibid.*), il fait de la tempérance le cœur de la formation d'un jeune esprit. Ainsi, les leçons de « tempérance » (Bianchini, 2016) prodigués par son père « tiennent une large place dans [les] souvenirs d'enfance » (*ibid.*) de John Stuart Mill. Ainsi, en contraste avec une Louisa à qui Dickens fait identifier lucidement les manquements de son père en évoquant le monde des sentiments (« vous ne l'avez jamais cultivé en vous-même », *HT*, 299), Mill, à la fin de sa vie, semble justifier ou même dédouaner la position rationnelle et dépourvue d'émotions de son père¹⁶. « Le paradoxe est que John Stuart Mill décrit à la fois un père soucieux de tempérance et qui, dans le même temps, est capable de s'irriter au plus haut point dès que surgit la question du

¹⁵ Phrase citée, puis supprimée, dans une version préliminaire de son autobiographie (Mill, 1981, nous traduisons).

¹⁶ « [II] croyait que le sentiment peut se tirer d'affaire tout seul ; que les actes, pourvu qu'ils fussent correctement menés, en abriteraient toujours assez. [...] il ne supportait pas d'entendre louer les sentiments ni qu'on y fit plus qu'une allusion parcimonieuse dans l'estimation des gens ou la discussion des choses. » (*Autobiographie*, 111).

sentiment » (Petit, 2020, 156). Mill confond probablement la justification que donne son père à l'expression de ses sentiments (qui se suffit à elle-même) avec ce qui apparaît davantage, à notre sens, comme une incapacité à vivre le sentiment et l'affection de façon harmonieuse. De fait, James Mill était un homme profondément passionné au tempérament plutôt vif. Il a cependant donné l'impression à son fils que les émotions fortes étaient une sorte de folie et qu'il fallait s'en méfier. Même à la fin de sa vie, Mill donne du crédit à ce récit paternel (alors que Dickens, lui, fait identifier lucidement par Louisa l'incapacité à exprimer ses émotions de son père). Peut-être ou même sans doute Mill ne s'est-il jamais complètement détaché de l'influence que son père a eue sur lui au cours de son enfance ?¹⁷ Toujours est-il que les deux écrivains se fondent sur leurs conceptions respectives de l'éducation et du rôle qu'y jouent les sentiments pour soulever la question du bonheur individuel.

4. La question du bonheur individuel

En comparant le parcours de vie que Dickens imagine pour Louisa Gradgrind et celui décrit par John Stuart Mill, il reste en suspens la question aiguë et délicate de savoir si l'expression d'une certaine sensibilité, de la lucidité ainsi que le mûrissement de son être intérieur, permettent d'avoir accès au bonheur.

Si précisément *Temps difficiles* peut être lu comme le roman le plus pessimiste de Dickens (même s'il lui arrive de faire mourir l'un de ses protagonistes principaux, comme c'est le cas dans *La Petite Dorrit* ou dans *Le Magasin d'Antiquités*), c'est probablement parce que Louisa ne semble pas épanouie à la fin du roman, en dépit de la transformation qu'elle a connue. Contrairement aux fins heureuses que l'on trouve en particulier dans *Oliver Twist* ou *David Copperfield*, *Temps difficiles* énonce clairement que la vie de Louisa a été initialement trop altérée pour qu'elle puisse elle-même trouver le bonheur, « bien qu'elle montrât un visage plus doux et plus humble » (*HT*, 404-405). Il en est sans doute de même pour tous les personnages qui composent le roman : Gradgrind est accablé, Tom meurt de maladie loin de sa sœur, Bounderby meurt d'une attaque d'apoplexie, etc. Louisa, quant à elle, ne sera ni une « mère [...] veillant avec amour sur ses enfants », ni une « nouvelle épouse » (*HT*, 406). Attentive aux « heureux enfants de l'heureuse Sissy », devenue « experte en folklore enfantin, estimant qu'aucune innocence et jolie fantaisie ne doit être méprisée » (*ibid.*),

¹⁷ En témoigne par exemple le fait que, alors que Mill témoigne de façon récurrente dans son autobiographie de son détachement vis-à-vis de sa « période benthamienne », il accomplira (à la fin de sa vie) son « devoir dû à la philosophie et à la mémoire de [son] père » (*Autobiographie*, 248) en préparant et en publiant une réédition de *L'Analyse des phénomènes de l'esprit humain*, ouvrage le plus connu de James Mill.

Louisa poursuit cette voie « non en vertu de quelque vœu ou engagement extravagant [...] mais simplement pour remplir un devoir » (*ibid.*).

Dans son autobiographie, Mill ne se livre pas à des confidences précises, au terme de son existence, sur la façon dont il évalue le bonheur qu'il a connu au cours de sa propre vie. En revanche, comme c'est le cas pour *Temps difficiles* de Charles Dickens, on peut légitimement considérer que son autobiographie constitue un témoignage explicite de la façon dont Mill envisageait la question du bonheur et de son lien avec l'utilitarisme (Reeves, 2017 ; Clark, 2017). De fait, si Mill a pu avoir une vie heureuse, c'est probablement parce qu'il a su résoudre (au moins en partie) les contradictions qui l'animaient autour de la doctrine utilitariste benthamienne du bonheur. Sa renommée scientifique, son engagement dans la vie intellectuelle et politique de son pays (à laquelle il consacre presque intégralement le dernier chapitre de son autobiographie, voir chap. VI), les liens affectifs et complices qu'il a noués avec son épouse des années durant (qu'il évoque notamment dans l'émouvante dédicace posthume qu'il lui consacre dans son ouvrage *De la liberté* [1859]), témoignent d'une vie pleine, active, engagée et sensible.

Lorsque John Stuart Mill publie en 1861, en trois livraisons au *Fraser's Magazine*, son essai sur l'utilitarisme, son objectif est, en critiquant la position extrême de Bentham, de réhabiliter l'éthique utilitariste décriée à l'époque dans la presse. Dans son *Essai sur Bentham* (1838), Mill reprochait déjà au fondateur de l'utilitarisme d'être « coupable d'une [...] erreur qui [...] a contribué [...] à le placer à l'opposé des sentiments ordinaires de l'humanité et à donner à sa philosophie ces aspects froids, mécaniques et revêches »¹⁸. Dans sa *Déontologie*, Bentham (1834, vol. 2, 26) écrivait en effet que le législateur (en particulier) « doit être impassible comme le géomètre. Tous deux résolvent des problèmes à l'aide de calculs dépassionnés ».

Dans *l'Utilitarisme* ([1861] 2018), Mill introduit *a contrario* l'idée d'une différence qualitative entre les plaisirs (Donner, 1998 ; West, 2014). Il affirme la multiplicité des composantes du bonheur – la culture de soi et du caractère, le soin porté à autrui, l'amitié, le développement affectif et relationnel, la dignité, etc. – qui ne se réduit pas à une addition de satisfactions et d'expériences agréables. Il n'est pas vrai, en particulier, que « [p]our une même quantité de plaisir, le jeu de *push-pin* [i.e., d'épingles] vaut la poésie »¹⁹ ! Il est juste de dire, au contraire, qu'« [i]l vaut mieux être un homme insatisfait qu'un porc satisfait ; il vaut mieux être Socrate insatisfait qu'un imbécile satisfait » (Mill, [1861] 2018, 27).

Appliquée rétrospectivement au roman de Dickens, la formule précédente de Mill pourrait impliquer que le sort réservé à Louisa à la fin

¹⁸ John Stuart Mill, *Bentham* (1838), citation extraite de Catherine Audard (1999, 41).

¹⁹ Jeremy Bentham, cité dans John Stuart Mill (1838, 26, nous traduisons).

du roman (lucide mais insatisfaite) est plus enviable que celui de Bounderby – « nigaud » (*HT*, 403) mais satisfait et « méritant » (*ibid.*) – ou encore celui de l'élève Bitzer. Selon Mill, cependant, le bonheur n'est pas atteint si la joie en est trop absente ou si, au contraire, la douleur y est omniprésente. La lucidité ou même la vertu n'est donc pas un gage (suffisant) de bonheur. Notamment, concernant Louisa, parce qu'elle a « toujours su » (*HT*, 300) qu'elle était malheureuse. Le conflit intense qui l'agite – entre l'obéissance à son père et la poursuite de son désir – et qu'elle résout en refoulant ses sentiments et en acceptant d'épouser un homme qu'elle n'aime pas, la condamne à « une triste pensée que la vie passerait vite et qu'elle ne renfermerait rien qui valût la peine de lutter » (*HT*, 301). La souffrance exprimée par Louisa, qu'elle contourne en espérant, par l'intermédiaire de ce mariage, être utile à son frère (« seul objet du peu de tendresse qu'il y avait dans sa vie », *ibid.*), l'éloigne définitivement du bonheur. En acceptant de vivre de façon robotique avec un homme qui ne l'aime pas « mais qui la prend » (*HT*, 149), qui par ailleurs ne la séduit pas, Louisa renonce à la quête de la passion et de l'imagination dont elle a été privée du fait de son éducation.

John Stuart Mill va également tirer de sa propre expérience de vie – et notamment de la fulgurance de sa crise existentielle à l'automne 1826 à l'aune de ses vingt ans – une leçon bénéfique pour lui (contrairement à ce que Dickens choisit de faire vivre à son personnage Louisa). Mill comprend et saisit que la définition même d'un objectif de bonheur (comme l'incarne la recherche effrénée du profit et de l'intérêt personnel menée par Bitzer ou Bounderby dans le roman de Dickens) est un frein probable à son obtention :

'Imagine que tous tes buts dans la vie soient réalisés ; que tous les changements auxquels tu aspirés dans les institutions et les opinions puissent être entièrement accomplis à cet instant précis : serait-ce pour toi une grande joie, un grand bonheur ? Sur quoi, irrépensible, ma conscience intime me répondit clairement : 'Non !' Alors le cœur me manqua : toutes les fondations sur quoi reposait sa vie s'effondrèrent. (*Autobiographie*, 128).

L'utilitarisme *indirect* de Mill considère ainsi que, si la visée d'une vie peut être le bonheur, comme le prétend l'utilitarisme, celui-ci *ne peut être obtenu* lorsqu'il est lui-même conçu comme un objectif à atteindre. Autrement dit, le bonheur s'estompe dès lors que l'on s'interroge sur sa nature présente. Bien au contraire, les « grâces de la vie [...] sont suffisantes pour qu'on puisse en jouir quand on les cueille *en passant*, sans en faire son objet principal » (*Autobiographie*, 134, Mill souligne). Selon Mill, « le but de l'action morale est toujours de faire le bien en augmentant la quantité de bonheur et de bien-être de tous, mais cela ne peut se faire *directement*. On atteint ce résultat en visant *d'autres buts plus complexes et variés*, par une sorte de ruse de la raison » (Audard, 2021, 47, nous soulignons). L'application du critère utilitariste ne peut donc directement nous conduire au bonheur, comme le préconisait, de

manière trop simpliste, l'utilitarisme quantitatif de Bentham (Crimmins, 2014). Précisément, c'est également le constat que fait faire Dickens à Louisa, laquelle montre à son père comment il aurait fallu qu'elle fût rendue libre de tout objectif de vie utilitariste mécanique pour être heureuse :

père, si j'avais été complètement aveugle, si je n'avais pu me diriger qu'en tâtonnant et si j'avais été libre, connaissant la forme et la surface des choses, d'exercer si peu que ce soit mon imagination à partir d'elles, j'aurais été un million de fois plus heureuse, plus aimante, plus satisfaite, plus innocente et plus humaine à tous égards que je ne le suis, voyant comme je vois (*HT*, 300).

La force de l'utilitarisme de Mill, que l'on trouve également à notre sens dans *Temps difficiles*, consiste donc à montrer que le plaisir peut-être un *intermédiaire* du bonheur mais qu'il ne peut être réduit à une simple finalité. L'utilitarisme qualitatif de l'économiste anglais introduit le rôle majeur des émotions, le lien affectif, et s'attache au caractère individuel du bonheur et au développement personnel (Donner, 1998). Il comporte ainsi une dimension sensible que Dickens souligne dans son roman au travers de l'homme du cirque (M. Sleary) : « l'amour exicte en ce monde [...] il n'y a pas, après tout, que l'intérêt personnel » (*HT*, 398). La « gratitude » ne doit pas être abolie et les « bienfaits qui en découlent » (*HT*, 393) ont bien une raison d'être.

L'utilitarisme de Mill est également attentif aux conséquences des actions menées par les individus comme c'est le cas dans le roman de Dickens : la décision prise par Louisa possède ainsi (pour son plus grand malheur) un caractère irréversible ; son frère Tom doit lui-même assumer une vie solitaire et en mourra tristement ; Sissy Jupe, au contraire, verra son amour et son altruisme récompensés par une vie épanouie (Sage, 2012). En fait, Sissy, devenue conteuse, a puisé en quelque sorte, dans le monde des arts dont elle est issue, une forme de science ou de savoir : son expertise en « folklore enfantin » [*learned in childish lore*], expression oxymorique réconciliant le monde candide de l'enfance et celui de la science (*HT*, 406). Ce faisant, Sissy sublime l'univers du spectacle vivant dans lequel elle a grandi. À l'inverse, le cirque de Sleary, reste, par certains côtés, assez semblable au monde industriel de Coketown, à la périphérie duquel il subsiste et dont dépend sa survie financière. Il n'échappe pas aux apories et aux contradictions du système économique dans lequel il s'inscrit. L'exigence de profit et de réussite, par exemple, conduit la troupe et son directeur à marginaliser un clown vieillissant, incitant celui-ci à s'exclure lui-même de la troupe (*HT*, 60). Malgré la générosité et la solidarité de ses membres, le cirque ne parvient donc pas à constituer une économie complètement solidaire. D'une certaine manière, et comme l'a montré Kathleen Blake, il ne fait que compléter et renforcer le monde de l'usine, en proposant aux gens du divertissement ou, pour le dire autrement, des plaisirs,

susceptibles de canaliser la frustration ou la peine de leur vie de labeur (Blake, 2009, 66-67).

Sissy, elle, se démarque de ce modèle encore rudimentaire de plaisirs et de peines incarné par le cirque de Sleary et la ville de Coketown. Au savoir-faire et au savoir-être plutôt instinctifs des membres de la troupe de Sleary – comparés dans le roman à des êtres puérils (*HT*, 71) et semblables à cet égard aux ouvriers de Coketown tels que les industriels les perçoivent (*HT*, 66) – Sissy ajoute en effet une approche plus réfléchie. Dans son rôle d'aidante, elle pratique l'art du soin dans la maisonnée de Mr. Gradgrind, dont elle transforme radicalement l'atmosphère. À travers la jeune femme, le soin devient un art – conceptualisé par l'écriture même de Dickens – un art qui guérit l'âme et l'esprit, tout autant que le corps. Cet art a une finalité spirituelle tout autant que pratique. Mais il est aussi éminemment physique, car il est fondé sur le regard et le toucher. Ainsi, Mr. Gradgrind se voit repoussé par sa fille – alors même que, la voyant bouleversée et perdue, il tente maladroitement de la prendre dans ses bras. Au contraire, Sissy réussit à apaiser Louisa par la douceur de ses gestes, symbolisée par sa main compatissante (*HT*, 310). Sissy réussit également, par ses talents de négociatrice, basés sur un sens inné mais aigu de la communication verbale et kinesthésique, à persuader James Harthouse de s'éloigner de Louisa (*HT*, 320).

Par sa nature et ses actes, Sissy incarne et propage non seulement un bonheur subtil et complexe tel que décrit par John Stuart Mill, mais aussi une franchise et une honnêteté qui, comme l'a souligné Catherine Gallagher (1985, 164-166), la rendent finalement plus pragmatique (*matter of fact*) que tous les représentants de la philosophie pratique gradgrindienne. Et surtout, ces qualités ou traits de caractère contribuent à un meilleur fonctionnement des groupes dans lesquels Sissy est amenée à évoluer. De fait, elle pratique, par sa conduite et ses actions, ce que John Stuart Mill qualifie dans son *Système de logique* d'« Art de la Vie » (1843, ch. 12), un « Art de la Vie ou de la Société » qui selon lui ne peut être régi par l'observation ou le raisonnement scientifique, jugés inadaptés au monde pratique (*ibid.*). C'est donc de tout cela aussi que le roman semble récompenser Sissy, même si le pouvoir réformateur de la jeune femme ne semble malheureusement pas avoir d'incidence notable sur les ravages humains causés par le système industriel de Coketown (Gallagher, 1980, 159), bien qu'elle s'efforce « d'embellir la routine et les réalités [de la vie des ouvriers] avec [l]es grâces et [l]es délices de l'imagination » (*HT*, 406).

Certes, cette récompense dont jouit Sissy ne relève pas d'un conséquentialisme aussi brutal (et comptable) que celui de l'élève Bitzer (« j'ai fait mentalement tous mes calculs et je trouve que le fait de fermer les yeux sur un crime, même à de très bonnes conditions, ne serait pas aussi sûr et aussi profitable pour moi que l'avancement que je compte obtenir », *HT*, 392). Mill aurait sans doute considéré qu'un

personnage comme Bitzer, en s'engageant dans une activité (lucrative) mais dégradante, devrait en ressentir de l'affliction. Tandis qu'en envisageant au contraire une action plus noble, il pourrait en ressentir une certaine fierté (un plaisir) et, en conséquence, une utilité. Il faut ainsi tenir compte, dans la logique utilitariste et conséquentialiste de Mill, des « composantes hédonistes [issues] de l'expérience » (West, 2014, 74). Scrutateur avisé de la vie de ses contemporains, Dickens sait lui aussi parfaitement distinguer (et mettre en opposition) les utilitaristes du calcul et de l'effort qui, comme le suggère Dewey (1925, 100), « ont travaillé, filé, tissé, sans jamais voir un seul homme vêtu de joie comme les lis dans les champs » de ceux qui, comme Stuart Mill, en ont proposé une vision plus qualitative tirée de leur *expérience* de vie. *Temps difficiles* dénonce cette économie purement mécanique, obéissant aux lois de l'offre et de la demande (223) et qui « évalue les gens en force motrice [...] comme s'ils n'avaient ni affections, ni sympathies, ni souvenirs, ni préférences » (215). De ce point de vue, le roman de Dickens entre en résonance avec les *Principes d'économie politique* (1848) de Mill, qui cherchent à s'éloigner d'un modèle purement mécanique de l'économie, inspiré de la physique newtonienne (Schabas, 2005, 125) et à y insuffler des éléments de la science naissante de la psychologie inspirée des travaux d'Alexander Bain, en lien avec la question des émotions et du rôle des décisions humaines (*ibid.*; voir aussi Vanfasse, 2014).

5. Conclusion

Dans cet article, nous avons cherché à montrer les convergences de points de vue, autour de la question de l'éducation, des sentiments et de la conception du bonheur, entre Charles Dickens et John Stuart Mill. Nous avons utilisé à cet effet, *Temps difficiles*, une œuvre de fiction – considérée comme un texte plus complexe et plus sombre que les précédents romans de Dickens (Sicher, 2011) – et un récit autobiographique qui constitue le legs moral de celui qui est considéré comme le représentant le plus éminent de l'école classique au 19^{ème} siècle (Taylor, 2016).

En effectuant ce rapprochement entre Charles Dickens et John Stuart Mill, nous avons pu montrer que tous deux s'opposent à la vision rationnelle de l'utilitarisme benthamien, et soulignent *a contrario* le pouvoir de l'imagination, de la poésie, des plaisirs intellectuels et bien entendu, de l'écriture. Loin de la figure utilitariste hédoniste incarnée par Harriet Martineau – conteuse réputée de l'époque dont la vie est altérée par la souffrance et la maladie (Ablow, 2014) – Mill et Dickens accordent à la compassion et au plaisir des vertus que ni James Mill (« il n'avait [...] pour ainsi dire aucune foi dans le plaisir » et « considérait que la vie humaine était une bien piètre chose », *Autobiographie*,

66) ni le personnage du roman de Dickens, Gradgrind, ne sont prêts à accepter.

À notre connaissance, il n'y a jamais eu d'échanges directs entre Charles Dickens et John Stuart Mill²⁰. En dépit de leur grande célébrité à l'époque victorienne, d'un engagement partagé au sein de l'univers éditorial²¹, d'amis et/ou d'adversaires qu'ils ont en commun²², rien ne prouve (à partir des *Collected Works*) que Mill ait lu l'œuvre de Dickens dont nous avons parlé, rien ne prouve non plus que Dickens ait été lecteur des ouvrages de Mill. En paraphrasant cependant les mots de Ryan (1984, 159) à propos de Karl Marx, et en mobilisant à notre tour la fiction, et en guise de conclusion, il nous est difficile de croire que Dickens et Stuart Mill auraient eu des positions très éloignées sur les nombreux sujets qu'ils avaient à cœur. Certes, ils auraient eu matière à discussion au sujet notamment de la condition féminine dans la société

²⁰ John Stuart Mill a pourtant bien eu l'occasion de rencontrer physiquement Charles Dickens. Cela se passe dans le courant de l'été 1837. Dans une lettre adressée à John Robertson, Mill a évoqué de façon imagée sa rencontre avec le célèbre romancier anglais : « I saw Dickens yesterday; he reminds me of Carlyle's picture of Camille Desmoulins, and his "face of dingy blackguardism irradiated with genius." Such a phenomenon does not often appear in a lady's drawing-room ».

²¹ Dickens et John Stuart Mill débute tous deux leur carrière en tant que chroniqueur et ont été l'un et l'autre directeurs d'une revue (*Household Words* pour Dickens et la *London and Westminster Review* pour Mill, de 1834 à 1840).

²² Thomas Carlyle était par exemple un ami influent de Dickens (à qui il dédie *Hard Times*) et une cible occasionnelle de Mill. Mill publie par exemple en 1849 dans le *Fraser's Magazine* une cinglante réponse à Thomas Carlyle qui avait défendu l'esclavage dans un numéro précédent. Toutefois, celui qui fait l'admiration de Dickens (qui écrit en lui demandant la permission de lui dédicacer *Hard Times* : « Je sais qu'il ne contient rien sur quoi votre pensée ne soit pas en accord avec la mienne, car personne ne connaît vos livres mieux que moi » (cité dans *HT*, 423, note n°1, en référence à la page 20) était aussi quelqu'un pour lequel Mill était enthousiaste. En dépit de leurs différences (Carlyle « était intuitif, ce que je n'étais pas », *Autobiographie*, 157), Mill reconnaît qu'il compta « longtemps au nombre de ses admirateurs les plus fervents » (*ibid.*, 156-157). De même, le parlementaire John Arthur Roebuck était un adversaire notoire de Dickens (Long, 2018) et un ami d'enfance du jeune Mill, ainsi que l'un de ses compagnons d'engagement au sein de la « Société utilitaire » (*Autobiographie*, 90) fondée en 1822. Au cours de leur enfance, leur amitié fut entravée par la crainte de James Mill qui craignait que Roebuck n'exerçât une mauvaise influence sur son fils. À la suite de sa « crise psychologique », les deux hommes s'éloignèrent sensiblement et à tel point, que le portrait qu'en fera Mill dans son autobiographie n'est guère éloigné de celui que l'on attribue à Dickens au sujet du radical et libéral John Roebuck (Long, 2018) : « Roebuck était à bien des égards fort éloigné de l'idée que l'on se fait couramment d'un benthamien ou d'un utilitariste. Il goûtait fort la poésie et la plupart des beaux-arts. [...] Loin d'être, comme le supposait la majeure partie des benthamiens, dénué de sentiments, il avait de très vives et de très fortes sensibilités. Mais, semblable en cela à la plupart des Anglais, il estimait que ses sensations étaient un obstacle nuisible [...] Il aurait préféré que ses sentiments fussent étouffés plutôt que ravivés [...] Il voyait peu d'intérêt à cultiver le moins du monde les sentiments, et nul à les cultiver par imagination, ce qui revenait à ses yeux à entretenir des illusions » (*Autobiographie*, 140).

victorienne²³. Cependant, nous considérons que ce qui rapproche ces deux auteurs, au-delà de certaines coïncidences troublantes²⁴, est plus important que ce qui les éloigne. Sur la question de l'éducation des jeunes enfants, ils auraient plaidé, comme nous l'avons suggéré dans notre article, pour davantage de « fantaisie » et d'imagination, contrairement à la position affirmée par Bentham. Ils auraient souhaité que les parents ne soient pas de simples éducateurs mais des personnes aimantes et affectueuses. Ils seraient tombés d'accord sur ce qui fonde le bonheur individuel et la qualité des plaisirs.

Comme le soulignent Reeves (2017) et Clark (2017), l'autobiographie de Mill ([1873] 1993) est bien davantage qu'un simple témoignage : publiée après la mort de l'auteur en 1873, elle comporte une dimension morale et politique centrale qui vient parachever l'œuvre de l'économiste anglais. De même, l'œuvre de Charles Dickens, et en particulier *Temps difficiles* dont il avait nourri le projet bien avant sa rédaction, en appelle à la conscience morale et au sens de la responsabilité des lecteurs²⁵. Il nous semble donc avant tout que Dickens et Mill avaient à cœur de construire autour de la question de l'éducation utilitariste un legs moral et politique dont nous nous sommes efforcés d'explicitier la nature. Rapprocher Dickens et Mill, c'est montrer la nature qualitative de l'utilitarisme et une façon de considérer l'éducation très éloignée de celle de Bentham.

²³ C'est en effet dans les romans de Dickens que l'on trouve les stéréotypes féminins les plus purs – les anti-mères, comme Mrs. Pardiggle dans *Bleak House* (1853), la « femme-enfant » comme Dora dans *David Copperfield* (1849) ou encore la femme pécheresse (Émilie) dans ce même roman. John Stuart Mill s'en offusquera lui-même dans une lettre adressée à Harriet Taylor le 20 mars 1854 : « Ce Dickens [...] a la vulgarité et l'impudence [...] de ridiculiser les droits de la femme. C'est écrit [*Bleak House*] dans un style très vulgaire – exactement le ton de ces hommes vulgaires qui ridiculisaient jadis les femmes « savantes », les accusant de négliger leurs enfants et leur foyer, etc... » (Mill, 1972, notre traduction). Bien entendu, Mill sous-estime dans cette lettre la complexité et l'ambivalence de l'attitude de Dickens vis-à-vis des femmes, comme en témoigne par exemple le fait que nombre de ses romans (et *Hard Times* en particulier) exaltent des valeurs dites « féminines », par opposition à la froideur et à la rationalité attribuées à l'esprit masculin.

²⁴ On pourra par exemple s'amuser du fait qu'Oliver Twist, dans le roman éponyme de Dickens, trouve refuge dans la localité de Pentonville, au Sud de Londres, lieu de naissance du jeune Mill en 1806. Tout jeune enfant, ce dernier lisait les *Contes des Mille et Une Nuits*, *Robinson Crusoé* ainsi que *Don Quichotte*, lectures qui lui procuraient ses rares moments de distraction : à l'instar du jeune *David Copperfield*, dans le roman de Dickens (1954, 66), le jeune Mill trouve un refuge à l'adversité dans la découverte de ces œuvres.

²⁵ *La Maison d'Âpre-Vent* (*Bleak House*, 1852-1853) ou *La Petite Dorrit* (*Little Dorrit*, 1855-1857) sont par exemples des critiques (amères) évidentes de l'institution judiciaire de l'époque. Et, dans *Hard Times*, Dickens interpelle *directement* à la toute fin du roman celui qui vient de traverser les aventures de la famille Gradgrind : « Cher lecteur ! Il dépend de nous, de vous et moi, dans nos deux champs d'action, que pareilles choses ne soient pas » (*HT*, 406).

Références bibliographiques

- Ablow, Rachel. 2014. Harriet Martineau and the Impersonality of Pain. *Victorian Studies*, 56(4): 675-697.
- Akdere, Çınla. 2021. *L'Arrière-plan philosophique de l'économie politique de John Stuart Mill*. Paris : Classiques Garnier.
- Arneson, Richard J. 1978. Benthamite Utilitarianism and Hard Times. *Philosophy and Literature*, 2(1): 60-75.
- Audard, Catherine. 1999. *Anthologie historique et critique de l'utilitarisme. Vol. 2, L'utilitarisme victorien (1838-1903)*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Audard, Catherine. 2021. Les grands dilemmes de l'utilitarisme. *Philosophie Magazine*, 149: 46-49.
- Bachelard, Gaston. 1990. *L'Air et les songes : essai sur l'imagination du mouvement*. Paris : José Corti.
- Bentham, Jeremy. [1816] 2004. *Chrestomathia*. Paris : Cahiers de l'Unebévue.
- Bentham, Jeremy. [circa 1811] 1838-1843a. Essay on Language. In *Works*, Volume 8. Edinburgh : Tait.
- Bentham, Jeremy. [1825] 1838-1843b. The Rationale of Reward. In *Works*, Volume 2. Edinburgh : Tait.
- Benziman, Galia. 2020. Dickens, Hard Times, and the Erasure of Female Origins. *Journal of Narrative Theory*, 50(2): 179-207.
- Bianchini, Victor. 2016. James Mill on Intemperance and Individual Preferences. *Journal of the History of Economic Thought*, 38(1): 21-40.
- Blake, Kathleen. 2009. *Pleasures of Benthamism: Victorian Literature, Utility, Political Economy*. Oxford : Oxford University Press.
- Brantlinger, Patrick. 1977. *The Spirit of Reform: British Literature and Politics. 1832-1867*. Cambridge, MA : Harvard University Press.
- Clark, Samuel. 2017. Mill's Autobiography as Literature. In Christopher Macleod et Dale Miller (dir.), *A Companion to Mill*. Hoboken : John Wiley & Sons, 45-57.
- Cléro, Jean-Pierre. 2007. L'éducation dans *Chrestomathia* de Jeremy Bentham. XVII-XVIII. *Revue de la Société d'études anglo-américaines des XVIIIe et XIXe siècles*, 64(1): 247-283.
- Coleridge, Samuel Taylor. [1817] 1967. *Biographia Literaria*. Oxford : Oxford University Press.
- Collins, P. W. A. 1955. Dickens and Adult Education. *British Journal of Educational Studies*, 3(2): 115-127.
- Crawford, Iain. 2014. Harriet Martineau, Charles Dickens, and the Rise of the Victorian Woman of Letters. *Nineteenth-Century Literature*, 68(4): 449-483.
- Crimmins, James E. 2014. Bentham and Utilitarianism in the Early Nineteenth Century. In Ben Eggleston et Dale E. Miller (dir.), *The Cambridge Companion to Utilitarianism*, Cambridge, MA : Cambridge University Press, 38-60.
- Dewey, John. [1925] 2012. *Expérience et Nature*. Bibliothèque de philosophie. Paris : Gallimard.

- Dickens, Charles. [1849-1850] 1954. *David Copperfield*. Lucien Guitard, André Parreaux et Madeleine Rossel (trad.). Paris : Gallimard, Folio.
- Dickens, Charles. [1837-1839] 1958. *Les Aventures d'Oliver Twist*. Francis Ledoux (trad.). Paris : Gallimard, Folio.
- Dickens, Charles. [1840-1841] 1958. *Le Magasin d'antiquités*. Alfred des Esarts (trad.). Paris : Archipoche.
- Dickens, Charles. [1854] 1985. *Temps Difficiles*. Anhrée Vaillant (trad.). Paris : Gallimard, Folio.
- Dickens, Charles. 1989. *Hard Times*. Paul Schlicke (éd.). Oxford : Oxford University Press.
- Dickens, Charles. 2002. *The Mystery of Edwin Drood*. David Paroissien (éd.). London : Penguin.
- Dickens, Charles. 2003. *Oliver Twist*. Philip Horne (éd.). London : Penguin.
- Dickens, Charles. 2008. *Bleak House*. Stephen Gill (éd.). Oxford : Oxford University Press.
- Dickens, Charles. 2008. *David Copperfield*. Nina Burgis (éd.). Oxford : Oxford University Press.
- Dickens, Charles. 2008. *The Old Curiosity Shop*. Elizabeth M. Brennan (éd.). Oxford : Oxford University Press.
- Dickens, Charles. [1860] 2009. *Le Voyageur sans commerce*. Catherine Delavade (trad.). Paris : L'Arbre Vengeur.
- Dickens, Charles. [1864-1865] 2012. *Le Mystère d'Edwin Drood*. Paul Kinnet (trad.). Paris : Archipoche.
- Dickens, Charles. 2012. *Little Dorrit*. Harvey Peter Sucksmith (éd.). Oxford : Oxford University Press.
- Dickens, Charles. [1855-1857] 2015. *La Petite Dorrit* (Tomes 1 et 2). Paul Lorrain (trad.). Paris : Archipoche.
- Dickens, Charles. 2015. *The Uncommercial Traveller*. Daniel Tyler (éd.). Oxford : Oxford University Press.
- Dickens, Charles. [1852-1853] 2018. *Bleak House*. Sylvère Monod (trad.). Paris : Gallimard, Folio.
- Dixon, Thomas. 2012. Educating the Emotions from Gradgrind to Goleman. *Research Papers in Education*, 27(4): 481-495.
- Donner, Wendy. 1998. Mill's Utilitarianism. In John Skorupski (dir.), *The Cambridge Companion to Mill*. Cambridge : Cambridge University Press, 255-292.
- Fielding, Kenneth J. 1956. Mill and Gradgrind. *Nineteenth-Century Fiction*, 11(2): 148-151.
- Fielding, Kenneth J. et Smith, Anne. 1970. Hard Times and the Factory Controversy: Dickens vs. Harriet Martineau. *Nineteenth-Century Fiction*, 24(4): 404-427.
- Gallagher, Catherine. 1985. *The Industrial Reformation of English Fiction, 1832-1867*. Chicago : The University of Chicago Press.
- Gallhofer Sonja et Jim Haslam. 1996. Analysis of Bentham's Chrestomathia, or towards a Critique of Accounting Education. *Critical Perspectives on Accounting*, 7(1): 7-31.
- Gribble, Jennifer. 2004. Why the Good Samaritan Was a Bad Economist: Dickens' Parable for Hard Times. *Literature and Theology*, 18(4): 427-441.

- Harris, Wendell V. 1998. The Value of Utilitarian Ethics at the Present Time. *Texas Studies in Literature and Language*, 40(2): 209-229.
- Henderson, James P. 2000. 'Political Economy is a Mere Skeleton Unless ...': What Can Social Economists Learn from Charles Dickens? *Review of Social Economy*, 58(2): 141-151.
- Itzkin, Elissa. 1978. Bentham's Chrestomathia: Utilitarian Legacy to English Education. *Journal of the History of Ideas*, 39(2): 303-316.
- Kelly, Thomas. 1952. The Origin of Mechanic's Institutes. *British Journal of Educational Studies*, 1(1): 17-27.
- Klaver, Claudia C. 2003. *A/Moral Economics. Classical Political Economy and Cultural Authority in Nineteenth-Century England*. Columbus : Ohio State University Press.
- Leavis, F. R. 1973. Hard Times: The World of Bentham. In F. R. Leavis, *The Great Tradition*. New York : New York University Press, 227-248.
- Long, William F. 2018. Radicals in The Parlour: John Arthur Roebuck and the Politics of an 1835 Sketch. *Dickens Quarterly*, 35(4): 285-302.
- Makhloof, Suzan. 2020a. Factual Mentality vs. Emotional Make-up: A Lexical Featural Analysis of Characters' Dialogue in Charles Dickens's Hard Times. *International Journal of Applied Linguistics and English Literature*, 9(4): 49-54.
- Makhloof, Suzan. 2020b. The Character Development of Louisa Gradgrind in Charles Dickens's Hard Times: A Statistical Syntactic Analysis of Sentence Type. *Advances in Language and Literary Studies*, 11(3): 37-41.
- Malthus, Robert. [1798] 1992. *Essai sur le principe de population* (Vol. 1 et 2). Paris : Flammarion.
- Marmontel, Jean François. [1777] 1819. *Œuvres Complètes (Tome 1), Mémoires d'un père pour servir à l'instruction de ses enfants*. Paris : A. Belin.
- McReynolds, Kate. 2007. Charles Dickens and John Stuart Mill: Lessons from the Past. *Encounter: Education for Meaning and Social Justice*, 20(2): 5-7.
- Mill, James. [1820] 1976. Letter to William Forbes, 24 juin 1820. In John Robson et Michael Laine (dir.), *The Mill Newsletter*. Toronto : University of Toronto Press, 13.
- Mill, John Stuart. 1860a. Thoughts on Poetry and its Varieties. *The Crayon*, 7(4): 93-97.
- Mill, John Stuart. 1860b. Thoughts on Poetry and its Varieties. *The Crayon*, 7(5):123-128.
- Mill, John Stuart. 1963. *The Collected Works of John Stuart Mill, Volume XII - The Earlier Letters of John Stuart Mill 1812-1848, Part I*. Toronto : University of Toronto Press.
- Mill, John Stuart. 1972, *The Collected Works of John Stuart Mill, Volume XIV - The Later Letters of John Stuart Mill 1849-1873 Part I*. Toronto : University of Toronto Press.
- Mill, John Stuart 1981, *The Collected Works of John Stuart Mill, Volume I - Autobiography and Literary Essays*. Toronto : University of Toronto Press.
- Mill, John Stuart. [1843] 1988. *Système de logique déductive et inductive : exposé des principes de la preuve et des méthodes de recherche scientifique*. Paris : Alcan.

- Mill, John Stuart. [1859] 1990. *De la liberté*. Paris : Gallimard.
- Mill, John Stuart. [1873] 1993. *Autobiographie* (trad. Guillaume Villeneuve). Paris : Aubier.
- Mill, John Stuart. [1861] 2018. *L'utilitarisme* (trad. George Tanesse). Paris : Flammarion.
- Mill, John Stuart. [1867] 2017. *Sur l'université. Le discours de St Andrews*. Paris : Presses de l'université Laval.
- Mill, John Stuart. [1838] 1963-. Bentham. In *Collected Works, volume 10 - Essays on Ethics, Religion and Society*. Toronto : University of Toronto Press.
- Mill, John Stuart. [1840] 1963-. Coleridge. In *Collected Works, volume 10 - Essays on Ethics, Religion and Society*. Toronto : University of Toronto Press.
- Mill, John Stuart. [1848] 1965. Principles of Political Economy with Some of Their Applications to Social Philosophy. In *Collected Works, Volumes 2 et 3*. Toronto : University of Toronto Press.
- Nussbaum, Martha C. 1998. Poetic Justice: The Literary Imagination and Public Life. *Political Theory*, 26(4): 557-583.
- Nussbaum, Martha C. 2004. Mill between Aristotle & Bentham. *Daedalus*, 133(2): 60-68.
- Peltason, Timothy. 1988. Imagination and Learning in George Eliot, Mill, and Dickens. *Essays in Criticism*, 38(1): 35-54.
- Petit, Emmanuel. 2020. John Stuart Mill et James Mill : un modèle d'éducation utilitariste dépourvu d'affects. *Les Études Sociales*, 1: 147-167.
- Reeves, Richard, 2017. Mill's Mind: A Biographical Sketch. In Christopher Macleod et Dale Miller (dir.), *A Companion to Mill*, Hoboken : John Wiley & Sons, 1-11.
- Ryan Alan, 1984. *Property and Political Theory*. Oxford : Basic Blackwell.
- Ryan, Alan. 2011. J.S. Mill on Education. *Oxford Review of Education*, 37(5): 653-667.
- Sage, Victor. 2012. Girl Number Twenty Revisited: Hard Times's Sissy Jupe. *Dickens Quarterly*, 29(4): 325-336.
- Salvat, Christophe, 2020. *L'utilitarisme*. Paris : La Découverte (Repères).
- Schabas, Margaret. 2005. *The Natural Origins of Economics*. Chicago : The University of Chicago Press.
- Sicher, Efraim. 2011. Dickens and the Pleasure of the Text: The Risks of Hard Times. *Journal of Literature and the History of Ideas*, 9(2): 311-330.
- Sigot, Nathalie et Akdere, Çinla. 2017. Political Economy and Utilitarianism in Dickens's Hard Times. In Christine Baron (dir.), *Economics and Literature: A Comparative and Interdisciplinary Approach*. London : Routledge, 96-108.
- Taylor, Quentin. 2016. John Stuart Mill, Political Economist: A Reassessment. *The Independent Review*, 21(1): 73-94.
- Twining, William. 1998. Imagining Bentham: A Celebration. *Current Legal Problems*, 51(1): 1-38.
- Vanfasse, Nathalie. 2014. 'Animal Spirits': How Human Psychology Drives the Economy: Dickens as Reader of Victorian Economic Theory?

- In Norbert Lennartz et Dieter Koch (dir.), *Texts, Contexts and Intertextuality. Dickens as Reader*. Göttingen : V&R Unipress.
- Vrettos, Athena. 1999. Defining Habits: Dickens and the Psychology of Repetition. *Victorian Studies*, 42(3): 399-426.
- West, Henry R. 2014. Mill and Utilitarianism in the Mid-Nineteenth Century. In Ben Eggleston et Dale E. Miller (dir.), *The Cambridge Companion to Utilitarianism*. Cambridge : Cambridge University Press, 61-80.